

XYZ. La revue de la nouvelle

Petit Autour des neiges

Jean-Louis G. Picherit



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Picherit, J.-L. G. (1988). Petit Autour des neiges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 59–62.

Petit Autour des neiges

Jean-Louis G. Picherit

Avec énervement, Dick rejeta la tresse de deuil en jais qui reposait sur son épaule et raccrocha le récepteur. Le sinistre message du correspondant anonyme vibrat dans sa tête comme l'écho multiple d'un tunnel infini: «F, f... au... au... te d'o... o... btem... pé... rer dans les plu... us brefs dé... lais vous vous... vous... expose... rez aux pour... sui... tes ju... di... ciaires pré... vues par la loi...»

Dick ne connaissait que trop bien ce langage aseptisé, intimidant, dicté par une voix monocorde émanant de l'au-delà d'une administration omnisciente et inflexible.

Il en avait d'abord essuyé les premiers coups de semonce, plusieurs mois auparavant, sous forme de missives incompréhensibles, puis de harcèlements téléphoniques. Le silence s'était alors abattu sur lui, tout aussi menaçant, suivi de l'interruption du versement de ses maigres allocations mensuelles. Il avait dû alors laisser son fils à la réserve, là-bas, au nord.

La vie quotidienne était devenue problématique et il lui avait fallu accepter toutes sortes de petits boulots avilissants, au jour le jour, pour subvenir à ses besoins d'alcool. Après plusieurs mois de déchéance, Dick s'était tant bien que mal accommodé de son lot.

Mais maintenant, les appels imprévus, les avertissements, les intimidations l'acculaient aux abois. Il était devenu nerveux, excitable. Ses nuits étaient intolérablement troublées par son imagination déréglée, en proie à des hallucinations chroniques. Un monstre énorme à l'épiderme de mammoth perçait son sommeil pour lui asséner le message effrayant qu'il venait de recevoir au bout du fil: «Faute d'obtempérer...»

Sa présence à Chesterman devenait intenable. Il fallait fuir, retrouver les siens, ses racines... il fallait surtout gagner du temps et résister.

Confortablement installé dans un siège de l'autobus Greyhound, Dick vit disparaître en bordure de la route le panneau indiquant les limites de Chesterman et sa population de 9 000 âmes.

Il ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, sentant que l'occasion de se débarrasser de son passé encombrant, trop lourd à supporter, s'offrait pour la première fois. Car c'était bien à Chesterman, vingt ans plus tôt, le jour où il s'était présenté au bureau de recrutement

pour se porter volontaire, qu'il avait dû troquer sans le savoir sa liberté, la vraie, et perdre son âme en acceptant ce nom anodin de Dick Smith que l'officier avait suggéré pour faire de lui «un Canadien comme les autres».

«Feldenville, Felden... dix minutes d'arrêt», annonça le haut-parleur grésillant, contaminé par les parasites.

Dick sursauta, interrompu dans ses pensées. Il calcula qu'il avait déjà fait cinq cents kilomètres, la moitié du parcours. Dans moins de six heures, il serait chez lui, dans sa tribu où il retrouverait son fils, qu'il avait confié à la matrone de la réserve.

Dick se sentait mieux; pour la première fois depuis longtemps, il était capable de réfléchir.

Résistant à la tentation des lumières tapageuses et du cliquetis des jeux vidéo, ostensiblement alignés à l'entrée de la station comme les racoleuses du temps passé, Dick décida de rester dans son siège à méditer sur la stratégie que l'avocat de la tribu échafaudait.

D'ailleurs, il s'en méfiait de ces machines engendrées par le génie moderne. N'en était-ce pas une de cette espèce, mais véritablement plus monstrueuse, qui s'était emparée de son âme de façon sournoise pour la réduire à un code cabalistique? Elle en avait engouffré d'autres, des milliers, qu'elle gardait au plus profond d'elle-même pour les régurgiter à volonté à des centaines de kilomètres à la ronde au beau milieu d'une lucarne verdâtre...

Non, personne n'imposerait un nom à son fils, et encore moins un de ces longs matricules à neuf chiffres comme celui que l'on avait inscrit sur sa carte d'identification et qu'il avait été obligé d'apprendre par cœur, jusqu'au jour où ce maudit code s'était substitué à son âme, la chassant de son corps et lui interdisant à tout jamais les immensités paisibles de l'autre monde où caracolent ses ancêtres à la poursuite du bison-roi. Plutôt la prison, la mort même...

Le haut-parleur grésilla à nouveau, laissant filtrer une voix nasillarde qui annonçait le départ imminent. Un vrombissement étourdissant du moteur arracha les quelques amateurs de jeux vidéo à leurs combats spatiaux...

Ventre à terre, le Greyhound reprit la direction du nord. Les grandes forêts de sapins trouées d'innombrables lacs firent leur apparition, puis les étendues de neige immaculée avec laquelle l'azur du ciel seul pouvait rivaliser.

Malgré l'air climatisé et les grandes baies teintées du Greyhound, Dick ressentait un grand apaisement l'envahir, accompagné d'une lucidité jusque-là inconnue. Des bribes d'algonquin, qu'il avait oublié depuis longtemps, lui revenaient, de vives images du village et de ses jeux d'enfant, auxquels son fils participait, lui remontaient en mémoire comme des bouffées d'air frais...

Il était sûr maintenant que Biche agile, la matrone des Abnakis, avait fait ce qu'il fallait, que l'esprit de son enfant avait pris naissance et qu'il avait été accueilli dans l'univers des âmes...

L'autobus ralentit, s'immobilisa au bord de la route à un endroit qui n'était pas un arrêt réglementaire. Le haut-parleur crépita. Dick comprit que le chauffeur l'invitait à descendre...

Le silence de la nature submergea Dick et le ramena à la réalité. À sa droite, à quelques mètres, il lui sembla reconnaître la piste de terre battue qui le mènerait au village. Mécaniquement, il s'y engagea, évitant les accumulations de neige restées à l'abri du soleil. La topographie des lieux lui revenait à l'esprit: la longue ligne droite entre les sapins, la dernière butte derrière le rideau de bouleaux, et puis il pénétrerait dans la réserve.

Dick accéléra le pas, anxieux de se replonger au sein de la tribu. Il crut soudain discerner un chant plaintif, celui des femmes du village en plein rituel, se préparant sans doute à insuffler l'esprit à un tout-petit. Un regain d'énergie le poussa machinalement vers la dernière côte, comme s'il s'agissait de battre un record. Maintenant, les saccades des chants et les battements de son cœur rythmaient sa marche.

Arrivé au sommet de la butte, au moment où il découvrait le cérémonial de son peuple, un projectile strident fendit l'air et vint frapper une boule de poils, de chair et de sang, juste devant lui, à une dizaine de mètres du cercle des femmes, et la fit éclater sur la neige dans un éclaboussement rouge vif. Un instant interdit par cet acte de violence, Dick se mit à sourire, reconnaissant l'audacité de l'autour des neiges comme un heureux présage, un gage de succès.

En face de lui, les femmes s'étaient tues et paraissaient diriger leur âme vers le lieu de la petite tragédie sanglante. Au milieu d'elles, Dick distingua son petit bout d'homme et la matrone des Abnakis qui, les yeux fermés, la tête tournée vers le soleil, semblait fixée dans la méditation.

Dick comprit, s'agenouilla dans la neige pour prier le Manitou du bien. L'esprit de son petit allait prendre forme. Il ne fallait pas manquer cette chance unique de réaliser la transmigration indispensable à l'émancipation future de son enfant.

La concentration et l'effort accrochaient des nids de rides au visage complètement buriné de la vieille Abnaki. Elle se mit soudain à psalmodier quelques formules incantatoires vers le jeune garçon, jeta un regard de braise vers l'autour dansant au milieu du périmètre sanglant et fit un signe à Dick. Il s'approcha à pas de loup, retenant son souffle. La vieille lui chuchota quelques mots à l'oreille, comme pour se décharger d'un poids trop lourd.

Le cercle se rompit. Dick étreignit son fils: un soulagement immense s'emparait de lui, car il savait maintenant que les autres, ceux du bureau de recrutement, ceux de Chesterman, ceux du téléphone ne pourraient plus rien; son fils était sauvé.

Trois mois plus tard, une voiture de police, sirènes en action, pénétrait dans la réserve des Abnakis. La matrone et les anciens entouraient Dick pour accueillir avec orgueil et détermination le représentant de la loi, car ils savaient que les dieux avaient répondu à leur appel, que plus rien ne pouvait les frapper.

Drapé de toute la dignité qui incombait à son rôle, l'officier ouvrit un télégramme et lut le message adressé à Dick Smith par son avocat: «La Cour suprême déclare inconstitutionnelle et répréhensible la conduite du ministère des Affaires sociales et de la Sécurité sociale visant à imposer un code numérique au fils de Dick Smith, en violation de la religion et des croyances des Indiens de la tribu des Abnakis. Le directeur de la Sécurité sociale est instamment mis en demeure d'accepter pour seule identification le nom de l'intéressé, Petit Autour des neiges, et d'adapter le système informatique de ladite administration au dit nom. La victime pourra opter pour le matricule de l'administration au moment de sa majorité, en l'an deux mille.»

Né à Bayonne (France) en 1943, Jean-Louis G. Picherit est professeur de français à l'Université du Wyoming aux États-Unis. Il a publié de nombreuses études sur la littérature médiévale française, ainsi que plusieurs nouvelles.